

De pêche en fils

Tania Konicheckis

Ce matin ne ressemble à aucun autre.

Il y a quelque chose dans l'air. Pas uniquement parce que c'est le dernier jour de la saison et que les sorties en mer vous ont abimés. On le voit dans vos corps. La fatigue a creusé vos joues, la douleur des cages maintes fois tirées et relancées en mer a durci vos épaules et vouté votre dos, et vos mains sèches au contact de l'eau salée voient leurs peaux s'effriter comme du vieux parchemin.

Oui, il y a quelque chose dans l'air.

Ce matin-là, il fait un froid humide, de ceux qui s'installent sous la peau, s'immiscent dans la chair. Ou peut-être est-ce la fébrilité du dernier jour qui fait trembler vos os.

On voit d'en haut les ponts qui s'agitent, la bouette qui se charge, et on peut entendre les premiers moteurs des homardiers qui ronronnent pour une dernière sortie en mer.

Toi Danny, comme d'habitude, tu es en retard. Tu traines tes grosses chaussures. De ta main droite, tu tires l'arrière de ton pantalon beaucoup trop grand qui glisse sans cesse au bas de tes hanches et, de ta main gauche, tu tiens une tasse fumante de café filtre de chez Tim Hortons. Tes yeux sont encore gonflés, témoins d'une nuit trop courte. C'est la même routine : tu démarres le bateau et passes récupérer ton père, Marc, qui achète la bouette du jour avant de vous lancer.

Vous prenez le large dans la nuit noire et je me demande toujours comment vous faites pour vous repérer dans l'épais brouillard qui reste suspendu entre ciel et mer jusqu'au lever du jour. C'est un spectacle captivant de vous voir quitter le port tous ensemble, les phares des homardiers forment depuis le ciel des nuées

de lucioles insensées. C'est perchée sur le pont de Miscou que la vue est la plus belle. C'est mon point d'observation préféré duquel je me pose un instant avant de poursuivre l'épopée quotidienne.

Danny, tu descends dans la cale pour terminer ta nuit durant l'heure qui sépare le port de la première bouée. Toi Marc, tu ne lâches pas l'horizon des yeux. D'ailleurs, je suis toujours aussi fascinée par ta capacité à garder le sérieux du matelot quand je sais que sommeille en toi la folie douce de l'homme de scène qui aurait toujours rêvé de chanter devant une foule en émoi. Peut-être que tu penses en ce moment ce à quoi ta vie aurait ressemblé si tu n'avais pas eu à rejoindre le monde de la pêche. Je sais que tu ne regretteras jamais rien, que tu fais ça pour lui et pour le reste de ta famille aussi.

Mais sans doute que, ce matin, tu es habité par d'autres pensées. J'imagine que tu refais le film de tes trente dernières saisons passées en mer à guetter d'abord le hareng, le maquereau, puis le flétan avant que la mer n'en soit vidée. Peut-être que tu te rappelles le début de la période faste du homard qui t'a permis de mettre de l'argent de côté pour enfin t'offrir ce superbe homardier dont on entend parler entre les ponts flottants du port de Miscou. Le nom du « Legacy » a plusieurs fois été chuchoté par les pêcheurs envieux.

J'imagine qu'à la veille de ton départ à la retraite tu dois être habité par de multiples émotions, toutes bousculantes. Je sais que ton cœur était serré ce matin, je l'ai vu à ta démarche sur le pont, je l'ai perçu aux regards échangés avec ton fils. Maintenant que tu quittes l'eau pour de bon, laisse-moi te faire une confidence, mon cher Marc : je vois beaucoup de là où je me trouve,

surtout les mots qui ne peuvent pas se dire, ceux qui sont bloqués dans un corps maladroit qui n'a appris qu'à résister, droit et fort contre les vents. Mais ton océan de sensibilité se devine facilement, surtout quand il se révèle dans une mise en scène flamboyante de « My heart will go on » où tu interprètes avec une sincérité folle le personnage de Rose en figure de proue de ton bateau, qui semble voler au-dessus des eaux.

Voilà que Danny tu te réveilles, je ne sais toujours pas comment tu fais pour savoir quand c'est le bon moment pour grimper sur le pont. Ton sixième sens. Serait-ce celui de la mer ? Ton père disait souvent que tu savais pêcher avant de savoir marcher. Tu as appris en prenant le temps, en observant ton père, caché dans la cabine, à essayer de comprendre le tempo, saisir les mouvements, capter les détails. Des années aussi à combattre ton mal de mer. Là encore, tu pensais passer inaperçu, mais combien de fois t'ai-je vu courir au bout du pont, vacillant, la tête et le cœur par-dessus bord. Personne n'a jamais su que, malgré ta curiosité folle et ton envie d'accompagner ton père à chaque sortie, il t'a fallu des années pour que la mer t'adopte et que le pied marin te fasse. Alors, tu retournais sur l'eau le lendemain en serrant les dents, pour toi, pour ton père que tu ne voulais pas décevoir. Quand il arborait ses costumes de lumières pour divertir les autres pêcheurs, tu crois que je ne te voyais pas. Mais combien de fois je pouvais deviner ton immense admiration ? Il portait une perruque vibrante au gré des vents, mais à tes yeux c'était sa cape de super héros qui ondulait dans les airs. Il semblait libre, dépouillé de tout. Alors, tu savais que la pêche n'était qu'une façon pour lui de prendre soin de vous. Sa vraie passion c'était de chanter. Et tu t'étais fait la promesse de lui permettre d'y goûter le plus vite possible, dès que

tu pourrais prendre la relève et le soulager des saisons en mer.

Puis tu as vite grandi. Adolescent, tu avais déjà la carrure d'un géant. Près de six pieds cinq, tu impressionnais. Tes mains, immenses, très vite familières avec les cordes et les cages de bois, ont été façonnées par les flots. Tu ne t'es plus posé la question de savoir de quoi ton avenir serait fait, tu savais là où tu devais être. Tu savais quel était ton élément.

L'an passé, je me souviens que la mer a été ton refuge quand tout s'est écroulé sur la terre, quand ton amoureuse est partie avec un fragment de ton cœur. Tu pensais que jamais tu ne pourrais t'en remettre. Ton père ne trouvait pas les mots, mais il savait que le temps suspendu offert par un horizon sans fin avait le pouvoir de panser les blessures les plus profondes des marins. Alors, pour te faire oublier, et sans rien dire, il lançait vos plus belles chansons que vous hurliez à tue-tête. J'ai le souvenir que vos voix se brisaient sur les vagues. Leurs échos frappent mes ailes.

Ton père était ému de te voir chanter ta peine parce que je sais que c'est aussi sa façon à lui de sortir la douleur qui ne parvient pas à se frayer un chemin vers la parole.

C'est l'heure. Vous enfilez vos cirés, vos bottes, vos gants bleus. Sans un mot, le regard sérieux, toi, Danny et les hommes de pont prenez votre place à l'extérieur. De ton côté, Marc, tu repères ta bouée qui indique les cinq premières cages à lever. Tu ralentis et là c'est ton fils qui sait, qui l'attrape du bout de son crochet avant de tirer la lignée immergée. C'est la première de ta dernière, Marc, tu le sais, tu ne veux rien rater, tu veux toutes les savourer. Et c'est à partir de ce moment que la magie opère, que le ballet se lance. Vous êtes si beaux à voir, si vous saviez. Tout s'enchaîne avec une précision magnétique : la sortie des cages, leur ouverture et la toise rapide

sur le nombre de homards qui s'y sont aventurées. Votre œil est si affûté que vous savez tout de suite quels sont ceux que vous devrez rejeter en mer. Les plus petits et les mamans, qui cachent sous leur ventre des œufs par milliers, sont lancés par-dessus bord sans ménagement. C'est aussi l'un des moments que je préfère : je guette avec hâte le moment où les restes de maquereaux qui ont servi à attirer les homards sont à nouveau lancés en mer. Pour la troupe de voyageurs ailés que nous sommes, c'est le début de notre festin. Le reste des homards sont ensuite mesurés avant de ne garder que les plus grands. Et le tout, toujours en silence, à la fois précis, méticuleux et d'une rapidité folle. Tout est à sa place. Tout est maîtrisé. Musique, maestro !

Les cages vidées des homards sont normalement plongées à nouveau dans l'eau. Mais, puisque la saison se termine, vous les remontez toutes sur le pont. Vous les comptez, vous vous assurez que la structure ne flanche pas, que le bois tient ses promesses d'ici l'année prochaine.

Vous rentrez alors tranquillement vers le port, au rythme de la marée, le cœur gonflé. Cette pêche a été bonne.

J'étais si touchée, Marc, de voir la façon dont tu as laissé Danny trouver sa voie et se faire confiance pour cette ultime saison à deux, celle de votre point de bascule. Je lisais ton admiration quand tu regardais ton fils prendre les devants, repenser des techniques, proposer de nouvelles façons de faire les jours de pêche moins généreux, quand vous ne saviez pas où le homard se réfugiait, quand il comprenait que les eaux se réchauffaient.

Et aujourd'hui, Marc, je sais que tu sais que c'est le bon moment.

Tu peux y aller, tu peux enfin lâcher les amarres pour de vrai. Te reposer, prendre le temps de marcher dans les tourbières en été en tenant la main de ton amoureuse, observer les lucioles

au phare de l'île durant les nuits du mois de juin, t'ennuyer, et surtout chanter. Pour toi, dans ton salon, sur la scène à Lamèque ou Shippagan. Sois sans crainte, la relève est assurée, le « Legacy » est entre de bonnes mains.

Et moi, je ne serai jamais loin pour veiller sur lui, l'observer du pont de Miscou lors des départs les nuits de brouillard, lui indiquer le Nord quand sa boussole vacillera, capturer les regards qui veulent dire des « je t'aime » et te les traduire pour que jamais tu n'oublies que tu as toujours été là.

